Document generated on 07/12/2025 3:58 a.m.

Biscuit Chinois
Littérature pop

Jackie et moi

Sylvie Scurti

Number 5, 2007

Pilules

URI: https://id.erudit.org/iderudit/788ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)
1920-7840 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Scurti, S. (2007). Jackie et moi. *Biscuit Chinois*, (5), 12–19.

Tous droits réservés © Éditions Biscuit Chinois, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sylvie Scurti

Grâce à cette deuxième publication dans *Biscuit chinois* (voir la précédente dans le numéro 4 – Roulottes, page 61, année de sa naissance), Sylvie compte bien entreprendre une carrière internationale. Merci, *Biscuit chinois*.

jackie et moi

Ils étaient immobiles, coincés dans le trafic de la rue Sherbrooke sur le chemin du retour. C'est elle qui conduisait. Désormais, ce serait toujours elle. Ils venaient de passer l'après-midi ensemble, enfin, plutôt elle avec lui parce que lui, on ne savait plus dans quelle dimension il se réfugiait. Elle allait le chercher certains jours où elle se sentait rongée de l'intérieur un peu plus que d'ordinaire, habitée d'un mélange de culpabilité et d'incrédulité, avec l'espoir que ce cauchemar se terminerait. Elle savait trop bien qu'elle s'accrochait à l'impossible. Combien de mois s'étaient écoulés déjà ? Des années ? Elle n'arrivait plus à compter et maintenant, elle ne pouvait plus compter sur lui.

Leur voiture se trouvait derrière un camion de livraison de toilettes portatives dont la plate-forme était jonchée d'une dizaine de ces étranges boîtes bleues. Elle se retourna en lui demandant :

— Tu en mets de ces cabines sur tes chantiers, hein ?

Elle parlait exprès au présent, au cas où.

— On dit comment déjà, des *Jack on the spot* ? Et pour les filles, on dit des *Jackie* ? Il n'y a pas souvent de *Jackie* sur les chantiers, n'est-ce pas ?

Il répondait rarement à une question de plus de trois mots.

— C'est drôle de commander des toilettes, trouves-tu ? « Bonjour monsieur, j'aimerais avoir deux ou trois toilettes à livrer le plus tôt possible car les ouvriers ont très envie. Si vous ne venez pas immédiatement ils vont faire dans leur culotte ou sur le plancher et nous devrons tout nettoyer, ce qui est bien ennuyeux. »

Il sourit, avec quelques secondes de retard.

— Et quoi après, tu les retournes pleines de crottes ?

Il poussa un grand « couac » retentissant, son rire de canard. Les propos scatologiques simples le faisaient réagir généralement. Ce rire de canard, si différent de son rire d'avant qui s'apparentait de loin au doux bêlement d'une brebis. Elle préférait la brebis au canard, même si cela frisait déjà la limite du supportable. Mais ce n'était pas pour son rire qu'il était réputé, c'était surtout parce qu'il détenait a priori l'art de faire rire les autres. Des boutades en rafale, des calembours en série et une vivacité d'esprit qui, par chance, supplantaient quelques-uns de ses côtés moins rigolos. Comme ses infinis monologues dans les fêtes de groupe sur des sujets arides tels l'influence de l'industrie automobile sur le comportement humain. Ou encore ses innombrables citations de Hubert Reeves sur les enjeux ultimes entourant la protection de la planète, puisées à même l'ensemble de son œuvre, d'*Intimes convictions* à *Mal de Terre*, ce qui ne manquait jamais d'envaser l'atmosphère et de rendre muet tout convive osant s'immiscer dans le discours. Elle arrivait néanmoins à rétablir l'ambiance par une délicate intervention inspirée de psychologie masculine, en relatant par exemple les récits héroïques de ses derniers démêlés avec les autorités policières (qui, soit dit en passant, s'étaient multipliés avec les années), moults échos de son impulsivité, parvenant ainsi à distraire tout un

chacun. Elle l'aimait bien son homme, quand même.

Une autre de ses originalités était sa tendance à l'excès. Lorsqu'il reçut une centrifugeuse comme cadeau d'anniversaire, il se mit à extraire le jus de tous les fruits et légumes imaginables, expérimentant les combinaisons les plus inusitées : navet et raisin vert, orange et patate, mangue et chou de Bruxelles. Deux mois durant, inlassablement, il brandissait sous son nez le verre d'un inquiétant substrat, voulant partager avec elle un peu de son enthousiasme et lui reflétant incidemment son penchant pour l'autodestruction. Elle refusait poliment le breuvage, s'avisant de ne freiner aucune de ses initiatives : pendant qu'il s'occupait à l'extraction, il n'accaparait personne.

Après son délire de boisson, animé par un besoin de mise en forme physique, il opta pour l'étirement musculaire. S'étant procuré l'ouvrage en vogue sur le sujet, il s'adonna à des élongations persistantes pendant les semaines qui suivirent. À toute heure du jour, elle le voyait se tordre sur les tapis de sol ou s'entortiller autour des meubles de la maison, en quête d'assouplissement. Il lui arrivait même, pendant les repas, d'effectuer des flexions latérales du tronc entre chacune de ses bouchées. Elle avait appris à ne plus y faire attention, sachant que cela ne durerait qu'un temps.

Après le jus et le *stretching*, il s'adonna à l'exercice intellectuel dans le but d'entretenir ses facultés mnésiques, qu'il disait. Il choisit alors de réciter les paroles de chansons apprises par cœur. En une semaine, il apprit près de 30 chansons différentes, constituant un répertoire varié, de Dalida à Black Sabbath, en passant par les Beach Boys – dans ce style, elles étaient moins ardues à mémoriser, quoiqu'il s'embrouillait généreusement avec l'anglais, aboutissant ainsi à des versions imprégnées de mots inventés. Elle cessa de compter à 33. C'est à cette même période qu'elle

Décoloration de la moustache gratuite sur
présentation de ce coupon.

eut de plus en plus la certitude que tout ce cirque qu'il créait par ses comportements bizarres exprimait une bipolarité qu'il aurait peut-être mieux valu traiter. Une pilule contre les excès, simple mesure de prévention.

Ce jour-là, il avait basculé dans l'excès de façon inattendue. Son image avait définitivement laissé place à celle d'un étranger, d'une fadeur contrastant tellement avec ce qu'il avait été. Il n'amusait plus personne et il en avait même fait pleurer plus d'un, bien involontairement, uniquement à cause de l'ombre maladroite qu'il était devenu. Et des pilules, il en prenait maintenant, parce qu'une partie de son cerveau avait été atteinte, quelque chose en lien avec la zone du contrôle émotionnel ou de la censure, avait expliqué le médecin spécialiste, celle qui filtre l'agressivité, qui nous empêche de frapper le premier venu dont la figure nous déplaît.

Ce jour-là, si seulement elle s'était détachée de la scène en attendant que l'orage soit passé... Il y aurait eu tant à faire pourtant : feuilleter tranquillement une revue, défier un sudoku, se limer les ongles pendant que Monsieur se livrait à une autre de ses altercations visant à défendre ses convictions vertes ou sociales. Elle n'aurait eu qu'à reprendre sa route après la tempête, avec les restants. Des dommages qui sans doute auraient été moindres, enfin peut-être ; un œil au beurre noir, une dent manquante ou le nez brisé tout au plus. Mais il a fallu qu'elle s'en mêle en s'agitant, et qu'elle actionne les boutons de contrôle automatique du véhicule, ceux du verrou et de la vitre, entre autres, côté passager.

Ce jour-là.

Elle cherchait à garer la voiture sur de Maisonneuve Ouest où les places se faisaient rares. Elle a freiné sans aviser, une manœuvre inconvenante pour les autres automobilistes. Ça arrive. Celui de derrière s'est impatienté.

Enragé, il les a doublés pour leur couper la voie. À celui-là, elle a voulu démontrer calmement qu'elle reconnaissait sa faute, qu'elle s'excusait. Il ne lui en a pas laissé le temps, l'insultant à outrance et brandissant son poing ; la soupape d'excès de son compagnon a sauté. L'autre conducteur est descendu de son 4x4. Lui, il a voulu ouvrir la portière pour aller à sa rencontre ; elle a verrouillé les portes. Il a sorti sa tête par la vitre baissée en beuglant quelques invectives acérées. Elle eût la paume des mains coupée par la sangle tant elle tirait fort sur la ceinture du passager pour l'empêcher de s'éjecter. Lui s'agitait de plus belle à contresens. Elle actionna le bouton de la vitre pour la remonter afin d'éviter le désastre. Il y resta coincé. Le fou asséna un coup de poing à la partie de son conjoint coincée à l'extérieur, et son crâne heurta le toit. L'homme s'élança de nouveau et frappa le dessus de sa tête à deux mains comme pour l'enfoncer à l'intérieur du cou, avec ce mouvement que font les enfants pour frapper les ballons-poires dans les cours d'école. Il répéta son geste frénétiquement, avec toute sa rage et ses 120 kilos.

À bord d'une décapotable en plein défilé, elle aurait rampé à quatre pattes sur le capot pour se sauver. Mais dans sa petite voiture rouge, en plein centre-ville, ne parvenant pas à ouvrir la porte qu'elle venait de verrouiller, elle chercha à s'enfuir par les pédales, recluse au fond de l'habitacle à hurler comme la mort, désorientée par le surréalisme de la situation. Elle avait déjà tant pesté contre cette pédale de transmission maintenant là, dans son chemin. Le son de la tête de son homme heurtant la tôle résonnait dans ses tympans.

Ce sont les policiers qui la sortirent du trou, et les ambulanciers qui conduisirent son compagnon à l'hôpital. Il plongea dans un coma profond qui dura plusieurs semaines. Elle resta tout ce temps figée à côté du lit. Il ne reviendrait jamais au complet.

★ ★ ★

Arrivée au centre, elle descendit de la voiture pour lui ouvrir la portière. Elle lui tendit la main en l'invitant à la suivre. Il la regarda dans les yeux avec un regard qui n'était plus le sien. Elle en reconnaissait la couleur, mais n'y retrouvait pas cet éclat d'avant qui lui donnait son air de fou gentil, de drôle d'énergumène qui ne passait jamais inaperçu, accaparant tout l'espace dans les réunions. Le regard infaillible de son partenaire d'avant, des yeux qui la pénétraient et pour lesquels il arrivait qu'elle flanche. Il retint sa main un moment, comme s'il avait eu peur d'elle.

— Viens avec moi, doucement, sois fin. Ils t'attendent pour le souper, tu dois avoir faim, non ?

— …

— As-tu faim ? (Trois mots)

— Ouiiiiiiii.

— Allez, viens.

Au deuxième essai, il se leva. Puis, il ouvrit la bouche très grand et fracassa le silence de son rire de canard en répétant « Pleines de crottes ! ». Elle l'accompagna à l'intérieur jusqu'à ce que l'aide-soignant vienne à sa rencontre. Elle confirma qu'elle lui avait donné ses médicaments à l'heure prescrite et qu'il n'avait pas résisté.

Elle lui caressa les cheveux tendrement : « Sois sage, ne te chicane pas avec les policiers », et l'embrassa sur la joue. Il se laissa diriger sans même se retourner. Elle observa sa démarche chancelante et, pendant qu'il s'éloignait, elle l'entendit jargonner distinctement : « Pleines de crottes ! » suivi de quelques « couacs » sonores. Elle savait que ce bout de phrase deviendrait sa devise pour les prochains jours, les prochaines semaines, abusivement. Une mince trace de ce qu'il avait été.

Câline de blouse, faut que j'te couse.